

Article

« L'archétype du temps circulaire chez Ernest Hemingway et Jacques Poulin »

Sylvie Choquette

Études littéraires, vol. 8, n° 1, 1975, p. 43-55.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500357ar>

DOI: 10.7202/500357ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

L'ARCHETYPE DU TEMPS CIRCULAIRE CHEZ ERNEST HEMINGWAY ET JACQUES POULIN

sylvie choquette

Le problème de l'américanité au Québec peut être posé de deux façons. Il apparaît d'abord comme un phénomène purement extérieur et sur lequel nous n'avons aucune emprise. Nous sommes victimes, en quelque sorte, des pressions culturelles et économiques d'outre-frontières qui nous submergent davantage chaque jour et font de nous un peuple dont les seuls vestiges sont encore la langue et quelques traditions folkloriques, vivant selon « the american way of life ».

Un auteur québécois, Jacques Languirand, envisage le problème sous un autre angle, dans un court essai sur « Le Québec et l'américanité »¹. Il soulève la question suivante : « Se pourrait-il que le Canada français soit, dans une certaine mesure, anti-américain au plan du conscient et pro-américain au plan de l'inconscient ? »² Selon lui, depuis la Conquête, les Canadiens français auraient mis l'accent sur des éléments féminins, tels la langue, la religion et la terre, alors qu'ils étaient un peuple d'aventuriers aux tendances dionysiennes, tout comme le peuple américain. Ces tendances refoulées au niveau de l'inconscient se manifesteraient donc aujourd'hui sous plusieurs formes et s'expliqueraient par notre besoin d'exprimer cette « américanité refoulée ».

À partir de cette dernière hypothèse, on peut se demander si ces manifestations se retrouvent dans notre littérature actuelle et dans quelle mesure nos auteurs québécois peuvent être rapprochés des écrivains américains. Le problème est vaste et nous ne prétendons pas pouvoir répondre de façon satisfaisante à cette question par la seule étude comparée de deux

¹ Jacques Languirand, « Le Québec et l'américanité », dans *Klondyke*, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1971, pp. 219-237.

² *Ibid*, p. 236.

romanciers. Nous nous efforcerons, cependant, de démontrer la présence de certaines analogies entre l'œuvre de Jacques Poulin, *Le Cœur de la baleine bleue*³, et celle d'Ernest Hemingway, *Le vieil homme et la mer*⁴.

Nous établirons cette relation à partir de l'analyse d'un archétype choisi. Il nous apparaît ainsi possible de pénétrer l'inconscient individuel d'un auteur, c'est-à-dire ce vaste domaine des forces psychiques, en étudiant les archétypes ou images archaïques présentés dans son œuvre. Ces images, émergeant directement de l'inconscient, expriment visiblement les manifestations ou les représentations de celui-ci et justifient un au-delà, insaisissable autrement.

Parmi ces images, nous verrons d'abord se dessiner un premier mythe, celui du « paradis perdu », que nous inscrirons à l'intérieur de l'archétype du temps circulaire. Nous tenterons de démontrer de quelle façon le cheminement de Noël et de Santiago peut correspondre aux quatre âges cycliques. Le temps circulaire ne se manifestant pas de façon chronologique dans la structure des deux récits, nous avons dû procéder à la reconstitution d'une nouvelle trame qui tient compte des événements consécutifs de la vie des deux protagonistes et nous permet d'établir une correspondance.

C'est à partir des manifestations de cet archétype que nous étudierons la symbolique de l'eau et du poisson. Car l'eau est un élément indissociable du cheminement circulaire des deux personnages. Elle les fascine et les mène vers un destin inéluctable. Quant au poisson, nous le relierons au quatrième âge. Nous lui conférerons alors le rôle d'initiateur, c'est-à-dire celui qui dirige les rites d'initiation et permet au sujet d'accomplir le passage d'un ordre ancien à un ordre nouveau, de réintégrer le paradis perdu.

La recherche du paradis n'est pas un phénomène nouveau. Mircea Eliade nous raconte les croisades des indiens Guaranis qui partaient à la recherche de la « terre-sans-mal » et dont les

³ Montréal, éd. du Jour, 1970.

⁴ Paris, Gallimard, coll. Folio, n° 7, 1971.

expéditions se poursuivirent jusqu'en 1912⁵. Cette hantise de la terre promise devait également se manifester en littérature.

Dans la littérature américaine, nous retrouvons ce thème dès le début du XIX^e siècle⁶. Il fut repris par les écrivains de « la génération perdue », pour qui la guerre créa « une rupture avec le passé, avec l'Amérique, avec l'optimisme coupable des ancêtres »⁷. L'Est, ce lieu de prédilection où tous les espoirs avaient été crus possibles, se voyait enfin démythifié. Parmi ces « enfants perdus », se trouvait Ernest Hemingway. Dans *Le vieil homme et la mer*, il procède, en quelque sorte, à cette démythification : alors que Santiago est entraîné vers l'Est par l'espadon, le voyage est interrompu par la mort du poisson et le pêcheur retourne vers son île où il s'endort en rêvant de lions. Le paradis, tout en étant encore situé à l'Est, n'est donc plus représenté par l'Amérique, mais par un autre continent, l'Afrique. C'est en cette partie du monde où le primitivisme est encore intact, du moins dans l'esprit de Santiago, que l'homme peut se donner à nouveau l'illusion d'une terre promise.

En littérature québécoise, nous pouvons observer une démarche assez différente, mais qui rejoint le même thème. Ce thème qui prit naissance avec les romans de la terre, s'exprime encore aujourd'hui, alors que l'image de l'axe Nord-Sud est toujours présente. Nous voudrions souligner ici l'étude fort intéressante de Jack Warwick sur ce sujet⁸.

Le Nord donc, que ce soit pour Desrosiers, Savard, Gabrielle Roy, Thériault, Miron, Brault, et combien d'autres, apparaît comme une terre promise où s'effacent les souillures du passé et du présent, et où resplendit l'image d'un nouvel Eden. Poulin, à son tour, évoque également le Nord mythique, à travers l'image du Sterne « artique ». Charlie dit à Noël :

⁵ Mircea Eliade, *La nostalgie des origines*, Paris, Gallimard, 1971.

⁶ *Ibid.*

⁷ Jacques Cabau, *La prairie perdue*, Paris, éd. Seuil, 1966, p. 260.

⁸ Jack Warwick, *L'appel du nord dans la littérature canadienne-française*, Montréal, HMH, Collection Constantes, vol. 30, 1972.

«Je voyais un grand oiseau blanc qui planait au-dessus du fleuve entre Québec et Lévis. C'était un Sterne artique, l'oiseau que j'aime le plus. Il avait de grandes ailes, un capuchon noir sur la tête, le bec et les pattes rouge vif. C'est un oiseau du Grand Nord, il ne descend jamais plus bas que la Baie James et pourtant c'est lui que je voyais dans mon rêve. Il était blessé et il avait du sang qui lui coulait sur sa poitrine blanche.»

De par sa nature même, le Sterne artique symbolise la pureté et la beauté que l'on associe au Nord ; mais c'est un oiseau blessé, lorsqu'il pénètre le Sud « maudit » où l'homme est condamné à la souffrance. Cet oiseau, c'est Noël, cet être qui erre entre Québec et Lévis, à la recherche de son enfance, à l'intérieur de laquelle il croit pouvoir reconquérir l'innocence primordiale. Or, l'enfance n'est qu'une illusion du paradis, celui-ci se situant dans un tout autre univers. Noël le comprend enfin, lorsqu'il découvre ce paysage d'enfance tant recherché et qui s'ouvre devant lui. On peut aussi s'expliquer les raisons de son suicide.

«Je ne pourrai jamais vivre dans ce paysage parce que la vie, c'est l'agressivité. Finalement, c'est mon enfance qui me rejette ; c'est drôle, à présent j'ai l'impression que je l'ai toujours su.» (p. 191)

Ainsi, dans le roman de Poulain, le paradis se trouve au-delà de l'enfance. Noël comprend que seule la mort peut le libérer de son corps et, par conséquent, de la vie terrestre. L'Éden recherché se situe donc dans le premier âge du temps circulaire, dans la période qui correspond au « temps du rêve » et pendant laquelle l'homme était en instance de création. Dans ce sens, le Nord pourrait être considéré comme le lieu sacré où il baignait dans les ténèbres. On peut alors se demander si le paradis convoité inconsciemment par Santiago est le même, le roman se terminant alors que le vieil homme s'endort et rêve de lions. Car, Hemingway, tout en considérant l'Amérique comme un paradis perdu, en projette un autre, tout aussi terrestre, que l'homme d'ici-bas peut atteindre. Il existe donc une différence fondamentale entre les deux écrivains, quant à leur conception du paradis ; mais l'importance que revêt ce thème au niveau de leur roman témoigne d'un même esprit, hanté par le sort réservé à l'homme. Le premier âge du temps circulaire se dessine donc assez clairement dans *Le cœur de la baleine bleue*, mais demeure obscur dans *Le vieil homme et la mer*, contrairement à ceux qui suivent.

Le second cycle de la vie correspond à la période qui s'étend de la naissance de l'homme à la fin de son enfance, la perte de son innocence. De ce temps, l'homme ne conserve généralement que des souvenirs ou des images d'une extrême beauté, des images déformées quelquefois, pour se rappeler qu'il fut autrefois libre, pur et heureux. L'enfance prend alors un aspect paradisiaque et incite celui qui y rêve à vouloir réintégrer ce paradis perdu. Pourtant, l'enfant est bien vite confronté à la réalité qui l'entoure et qui contribue à lui faire perdre ses illusions.

Dans *Le vieil homme et la mer*, Santiago doit assumer la vie de marin-pêcheur dès son enfance, alors qu'il parcourt les côtes d'Afrique. De cette vie qui offre beaucoup de joies, mais où l'homme rencontre également beaucoup de difficultés, le vieil homme ne garde que le souvenir des lions qu'il pouvait apercevoir le soir sur les plages, du haut du mât du bateau (p. 23). L'univers de Noël est peuplé de pêcheurs de homards, de religieuses et de jeunes gens qui venaient se baigner, l'été, dans le fleuve (p. 102). Assis sur son rocher, regardant de loin ces divers groupes évoluer, on peut se demander dans quelle mesure cet enfant était conscient ou non des réalités propres à chacun. Quoi qu'il en soit, c'est vers ces univers que nos deux personnages choisiront de se replier plus tard.

Si, pendant son enfance, l'homme a pu percevoir quelques aspects de la réalité, il se voit véritablement confronté à celle-ci lorsqu'il pénètre le troisième âge. Il s'agit maintenant pour lui de devenir « l'homme » et de s'affirmer dans la société. C'est alors que Noël et Santiago connaissent la gloire et l'amour. Ce dernier devient un pêcheur de grande renommée et respecté de tous, un tireur au poignet invincible, et, devenu veuf assez tôt, un homme qui assume sa solitude. Noël semble connaître une certaine célébrité en tant qu'écrivain, puisque Grondin lui parle de ses livres (p. 19) ; il devient encore plus connu par la greffe qu'il subit et qui fait la manchette des journaux ; et, enfin, il expérimente l'amour avec Élise.

Les deux protagonistes, par la suite, entrent dans le quatrième âge, alors que s'opère un renversement total de la période d'affirmation et qu'apparaissent les éléments chaotiques. Santiago a perdu sa force d'antan, ne rapporte plus rien de la pêche et suscite même quelques rires sur son passage.

Noël, depuis sa greffe, ne se sent plus le même homme ; il écrit avec difficulté et il n'est plus attiré par Élise.

Pourtant, dans un premier temps, avant que les deux personnages ne soient livrés à eux-mêmes, on refuse de croire à un renversement définitif et on les encourage à réintégrer le troisième âge. Manolin dit à Santiago :

« Tu devrais te coucher maintenant pour être d'attaque demain » (p. 24-25).

De son côté, Élise confie à Noël :

« Tu vas te reposer, reprendre lentement tes forces, redevenir ce que tu étais » (p. 13).

Mais on ne peut revenir en arrière, le temps suit son cours, le cercle doit se refermer. Noël en est déjà conscient et ne souhaite pas ce retour au troisième âge, car le désir de pénétrer l'univers de son enfance qui jaillit en lui un peu plus chaque jour, est beaucoup plus fort que toute réalité. Il en va autrement pour Santiago qui est animé par le désir de prouver sa force à nouveau. Et pourtant,

« il ne rêvait plus jamais de tempêtes, ni de femmes, ni de grands événements, ni de poissons énormes, ni même de son épouse. Il ne rêvait que de paysages et de lions au bord de la mer » (p. 26-27).

Tout comme Noël, il est hanté par les images de son enfance ; mais, contrairement à lui, il ne désire pas les approfondir même s'il se demande,

« Pourquoi c'est-y les lions que je me rappelle surtout ? » (p. 79) ?

Dans un deuxième temps, Santiago et Noël expérimentent vraiment la solitude. Le premier part seul en mer et le second est abandonné par sa femme. C'est alors que l'espadon et la baleine bleue entrent en scène en offrant aux protagonistes la possibilité d'un ordre meilleur. C'est par leur intervention seulement que jaillit la nouvelle clarté, la vraie, celle d'un monde recréé ou en instance de recréation.

Cette dernière distinction nous permet de dire que le temps circulaire est une figure achevée dans le roman de Poulin, tandis qu'il manque un dernier élément au roman de Heming-

way pour nouer la boucle, soit la mort. C'est par elle seule que l'homme peut entrer dans l'au-delà, car elle le libère de l'enveloppe charnelle qui alourdit l'être qui rêve de s'élever, et lui redonne l'innocence originelle.

La mort, dans les deux romans, est directement rattachée à la symbolique de l'eau, par laquelle nous pouvons expliquer la destinée des deux protagonistes, de même que la venue de l'espadaon et de Charlie.

Dès leur enfance, Noël et Santiago sont « victimes » de ce que Bachelard nomme « l'appel des eaux ». Ils sont donc dès lors soumis à « un type de destin », « un destin essentiel qui métamorphose sans cesse la substance de l'être »⁹.

Santiago, de sa vigie, contemple les plages, mais sans jamais pouvoir y poser le pied. Noël, assis sur un rocher s'avancant dans le fleuve, observe son paysage et la vie qui s'y déroule sans s'y promener ou encore avoir des contacts avec les gens. Ils sont donc déjà des êtres « flottants », au-dessus de ces paysages-mirages qui les mèneront à s'y noyer plus tard.

La fascination de l'eau conduit Santiago à consacrer sa vie à la mer. Noël est, par contre, un être plus terrien, mais qui se situe toujours au-dessus du fleuve, du haut de Québec où il peut regarder le fleuve de la fenêtre de son appartement ou des falaises de Saint-Nicolas où il se donne la mort.

La véritable mutation des personnages ne débute, cependant, que pendant la troisième période de leur vie, avant même l'arrivée des deux poissons.

Depuis sa greffe, Noël est envahi par une douceur nouvelle, une douceur féminine qui le pénètre un peu plus chaque jour et transforme sa vie. Au moment où semble s'établir un juste équilibre entre les forces masculines et féminines, lors de l'apparition de Bill, le caractère androgyne du personnage se manifeste dans cette image de l'eau : « les glaces étaient immobiles car la marée hésitait entre le montant et le baissant »¹⁰.

Nous retrouvons cette même opposition dans *Le Vieil homme et la mer*, alors que la sensibilité de Santiago contraste

⁹ Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves*, Paris, Librairie José Corti, 1970, p. 8.

¹⁰ Paul-André Bourque, *Revue Nord*, n° 2, Québec, 1972, p. 85.

avec la violence qui le pousse à tuer « ses frères » pour survivre. Le double caractère du pêcheur se retrouve dans la nature même de la mer que l'on nomme « la mar » ou « el mar », selon qu'elle est douce comme une femme ou qu'elle est considérée comme une menace pour l'homme.

Mais l'eau est non seulement une image, c'est elle qui conduit les êtres vers leur destin. Elle devient un élément bienfaiteur pour Santiago qui, grâce à son calme, s'avance rapidement vers son but. Elle l'aide également à guérir ses blessures, à le tenir éveillé et elle lui procure sa nourriture. C'est aussi par elle que Noël, devant sa fenêtre, contemple le fleuve, découvre peu à peu les éléments peuplant son paysage. Elle l'enchanté si bien qu'il poursuit volontairement ces images :

« Depuis quelque temps, je n'avais plus qu'à fermer la fenêtre, m'asseoir à ma table, allumer une cigarette, prendre mon stylo et je me retrouvais, sans effort, au milieu de mon monde imaginaire. [...] Chaque fois que je revenais à ce monde imaginaire, je m'y sentais plus à l'aise que la précédente. C'était autour de moi comme un abri, un refuge. Certaines journées, je n'écrivais pas du tout, pour le plaisir de m'y sentir bien et ne rien faire, assis sur le gros rocher, celui qui s'avancait le plus loin vers le fleuve. » (p. 102-103)

Si l'eau redonne ainsi aux personnages l'espoir de retrouver le bonheur, elle le fait que pour mieux les conduire à la mort. Noël l'a découvert :

« Alors j'ai compris que la douceur était le sentier qui menait à la mort et aussi que la mort était comme un fleuve » (p. 144).

Car

« L'être voué à l'eau est un être en vertige. Il se meurt à chaque minute, sans cesse quelque chose de sa substance s'écroule. [...] L'eau coule toujours, l'eau tombe toujours, elle finit toujours en sa mort horizontale. »¹¹

C'est ainsi que Santiago à demi-mort, repose sur ses vieux journaux et que Noël, s'allongeant sur le lit, une grenade à la main, se donne la mort. À ce même moment, l'eau change de nature et se charge de sa puissance virile. Elle devient violente, alors qu'une tempête se déchaîne sur la mer, « el mar ». Dans

¹¹ Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves*, Paris, Librairie José Corti, 1970, p. 9.

Le Cœur de la baleine bleue, le fleuve revêt, cependant, son caractère féminin, la marée étant montante. Mais dans les deux cas, l'eau devient celle qui envahit et anéantit¹².

L'eau, comme nous l'avons vu, est une image ambivalente, celle d'un début merveilleux et d'une fin tragique. Elle condamne les hommes à la mort, mais elle les mène doucement et leur donne même l'illusion du bonheur retrouvé en faisant apparaître Charlie et l'espadon. Santiago pêche son poisson alors qu'il est au milieu du Gulf Stream, en ce lieu bien défini où les eaux sont noires et profondes et que les pêcheurs ont nommé le « Grand Puits » (p. 30). Noël s'adresse à Charlie pour la première fois, lorsqu'elle est près de la fontaine d'un parc (p. 84).

Cette rencontre est aussi caractérisée par une image, celle de l'oiseau. C'est grâce à lui que les personnages s'intéressent aux « poissons ». Noël, assis sur les marches de la librairie Garneau, aperçoit cet être un peu étrange qui tient entre ses mains un livre d'oiseaux. Il se met à le suivre et, lui expliquant le pourquoi de cette poursuite, il lui dira plus tard :

« Je vous suivais à cause du livre » (p. 74).

Santiago repère l'endroit où se trouve l'espadon grâce à un oiseau qui plonge, s'envole et revient en ce lieu précis.

L'oiseau se présente alors comme un signe. C'est par son intervention que Noël et Santiago pourront s'élever davantage et pénétrer ou entrevoir un au-delà. D'ailleurs, n'est-il pas une image de vol et d'ascension, selon Bachelard ?

Dans un premier temps, les deux poissons sont, pour ainsi dire, capturés. Noël suit Charlie, l'approche, l'apprivoise en quelque sorte, et voici qu'elle décide de le suivre. Santiago attend patiemment que l'espadon s'accroche définitivement à

¹² En ce sens, nous croyons qu'il pourrait être intéressant de poursuivre cette étude de l'eau, en tentant de voir s'il est possible d'établir un parallèle entre le destin de Narcisse et celui de nos personnages. Narcisse n'est-il pas aussi une victime des eaux qui, en s'y mirant, eut la révélation de son identité, de sa double nature, et fut condamné à rester prisonnier de son image jusqu'à sa mort ?

l'hameçon et il sent soudainement tout le poids de la bête au bout de sa ligne. Puis, le rapport dominant-dominé s'inverse presque immédiatement, alors que Charlie et l'espadon deviennent à leur tour les pêcheurs. Charlie devient un guide difficile à suivre et Noël nous dit :

« J'ai peine à accorder mon pas au sien parce qu'elle marche comme une personne libre » (p. 95).

Il en va de même pour Santiago qui est accroché à son poisson et qui doit se résigner à le suivre, en dépit des difficultés physiques que cela représente, car

« c'est lui qui commande, grand comme il est » (p. 70).

C'est de cette seule façon que peut s'accomplir leur mission.

Dans cette perspective, ceux-ci nous apparaissent comme les êtres choisis pour permettre à Noël et Santiago d'accomplir le passage, tout comme le fait l'instructeur avec les jeunes initiés des tribus primitives. Dans cet ordre, on peut voir se dessiner dans les deux romans, des éléments propres à ces rites initiatiques. Noël et Santiago sont d'abord isolés et livrés à eux-mêmes, puis, ils connaissent une série d'épreuves physiques et morales qui les conduisent à tuer ce qu'ils sont pour ressusciter transformés et prêts à débiter une autre vie.

Cette marche à la mort diffère quelque peu dans les deux romans. Cette différence se situe dans les rapports qui s'établissent entre les personnages et les deux « poissons ».

Si l'on examine les relations de Noël et de Charlie, on constate l'inexistence de conflits entre eux. La conquête du paradis s'effectue par la douceur et la tendresse. C'est un voyage qui présente tout de même quelques difficultés pour le personnage qui est tiraillé moralement et se sent défaillir physiquement, mais les rapports avec le guide n'en sont aucunement affectés. La violence est donc tout à fait absente, contrairement à ce qui se passe dans le roman de Hemingway.

Dans *Le Vieil homme et la mer*, on assiste d'abord à un véritable combat entre Santiago et le poisson. La mort de l'espadon s'avère alors une étape nécessaire dans la conversion du vieil homme à la douceur. L'arrivée des requins semble

marquer le véritable point tournant dans l'attitude du vieil homme. Santiago, en déployant toute son énergie à combattre ces bêtes féroces, ne paraît pas être mû par la seule nécessité de défendre un trophée, mais plutôt par le désir de ne pas mettre fin à tout ce qui s'est passé entre lui et le poisson. Il apparaît comme celui qui veut sauvegarder des valeurs autres que matérielles, et qui ne permet pas que l'on tue une deuxième fois cet être extraordinaire. Plus tard, alors qu'il ne restera rien d'autre de l'espadon que son squelette et l'épée qu'il avait sur le museau, Santiago, pensant à ce qui se serait passé s'il avait pu se servir de cette arme pour tuer les requins, lui dira :

« On se serait battu contre ces saletés » (p. 141).

C'est donc l'homme converti qui rêve de s'associer à son guide pour combattre la méchanceté et la violence. Et c'est aussi celui a reconquis la douceur qui l'animait, alors qu'il contemplait les lions sur les plages, et qui est prêt à mourir.

Il nous apparaît donc possible de rétablir les relations entre les deux œuvres après l'épisode des requins. C'est alors que l'espadon devient véritablement un guide et un compagnon pour Santiago :

« On navigue pas mal. Avec sa gueule coïncée et sa queue bien droite nous deux le poisson on navigue en frères » (p. 121).

De son côté, Noël ajoute :

« Il ne m'est pas donné de comprendre, mais seulement de marcher dans le noir, guidé par une main qui est jeune... » (p. 123).

Et c'est ainsi que les deux protagonistes entreprennent le dernier voyage. Santiago, avec, à ses côtés, l'espadon, rentre au port. Il gravit la pente qui le mène à sa cabane et, comme un « crucifié », il s'endort,

« à plat ventre sur les vieux journaux, les bras en croix, les paumes tournées vers le ciel » (p. 149).

Et le roman se termine alors que

« le vieux rêvait de lions » (p. 155).

Quant à Noël, il se rend enfin à Saint-Nicolas, conduit par Charlie, la baleine bleue, qui sait où se trouve le paysage tant recherché. Il peut enfin contempler le lieu de son enfance. Mais, comme nous l'avons déjà dit, il comprend soudainement que le véritable paradis est ailleurs. C'est alors que Charlie le laisse à lui-même, pour que s'accomplisse l'ultime étape de sa quête, la mort. Une grenade à la main, il se

« couche de côté, la tête penchée, les genoux relevés et l'autre main entre les jambes » (p. 200).

Poulin souligne une fois de plus le passage d'un monde à un autre, car selon Eliade, la position fœtale

« souligne surtout l'espoir d'un recommencement de vie, ce qui ne veut pas dire une existence réduite à ses simples dimensions biologiques. »

Le Cœur de la baleine bleue est donc une œuvre dans laquelle l'archétype du temps circulaire est présenté dans toute son essence. Pour ce qui est du *Vieil homme et la mer*, nous demeurons perplexes, relativement aux intentions de l'auteur. Santiago semble avoir retrouvé sa douceur d'autrefois. Mais, si les dernières pages peuvent nous laisser croire à la reconquête du paradis, le vieil homme rêvant encore aux plages d'Afrique, Hemingway ne nous en donne pas cependant la certitude. Il précise que le pêcheur est endormi, mais la mort n'est-elle pas un élément essentiel dans les rites d'initiation à un au-delà ? Pourtant, Santiago nous donne à penser que celle-ci est proche, alors qu'il dit à Manolin :

« Cette nuit, j'ai craché une drôle de saleté, et j'ai senti comme si j'avais quelque chose de craqué dans la poitrine »¹³ (p. 153).

Le temps circulaire reste ainsi une figure ouverte dans ce dernier roman.

¹³ Mircea Eliade, *Naissances mystiques*, Paris, Gallimard, 1959, (pp. 123-124).

Arrivé au terme de cette étude, nous constatons la présence d'un grand nombre d'analogies entre les deux livres. Les éléments, se greffant sur l'archétype choisi, indiquent une recherche assez similaire chez les deux auteurs. Poulin et Hemingway sont véritablement marqués par la violence et l'agressivité qui les entourent, ce qui explique leur hantise d'un ordre meilleur, d'un monde renouvelé à l'image du paradis originel. Ils expriment, ainsi, le malaise de la société américaine, de son schème de valeurs qui s'est imposé à l'homme, sans même que celui-ci ne s'en rende compte ou puisse y changer quelque chose. Et ce malaise, notre société québécoise américanisée le ressent de plus en plus. La quête de Poulin et d'Hemingway n'est pas un phénomène particulier à ces deux écrivains, mais au peuple nord-américain qui assume plus ou moins bien sa condition et sent le besoin de se réfugier dans le rêve.